élevées, il contribue à faire régner la paix, l'ordre et la prospérité. C'est alors que le droit de Rome revêt une forme scientifique, les hommes qui ont su guider de leurs conseils la pratique judiciaire édifient une théorie du droit, c'est-à-dire une science. Les Romains ont été les premiers à réussir pleinement cette œuvre.

M. Villey passe ensuite en revue quelques-unes des créations les plus caractéristiques du droit romain : la théorie de la personnalité, qui permet de suivre la reconnaissance progressive de droits accordés à l'ensemble des êtres humains et même à des personnes morales, la théorie des choses, celle des droits réels, la théorie de la possession, les sources des obligations, la théorie générale des contrats.

Sur tous ces points, une information étendue, précise et très sûre permet à l'auteur de dominer l'aridité des problèmes techniques et de montrer à quel point les solutions juridiques sont commandées par les facteurs moraux, sociaux et économiques dont il souligne à juste titre l'importance et l'action. M. Villey ne recule pas devant l'aveu de la crise que traversent actuellement les études de droit romain et il en résume fort heureusement les termes. Au fond, cette crise n'est qu'un aspect du malaise qui affecte l'ensemble de la culture supérieure et désintéressée. Ne faut-il demander aux connaissances humaines qu'une technique? Dans ce cas, on sera très vite porté à dédaigner toute science dont l'intérêt pratique n'apparaît pas dans l'immédiat. Demande-t-on, en outre, aux connaissances un enrichissement de l'esprit, une culture générale, une méthode supérieure? Il n'en est alors aucune qui puisse être négligée. En ce qui touche le droit romain, M. Villey le défend avec goût, avec talent et, ce qui vaut mieux encore, avec la sensibilité retenue de celui qui apporte à un édifice séculaire, harmonieux et respectable, une contribution discrète, avertie et efficace.

Robert Besnier.

Latin médiéval.

Karl Strecker, *Introduction à l'étude du latin médiéval*, traduite de l'allemand par Paul van de Woestijne : Paris, E. Droz, 1946, 74 pages.

La curiosité à l'égard du latin médiéval ne s'est pas seulement considérablement accrue depuis les dernières années, mais le latin du moyen âge a même reçu droit de cité dans les programmes d'études supérieures de plusieurs pays. Cette innovation, qu'on peut approuver et même applaudir, nous place devant des difficultés pratiques, qu'on n'a peut-être pas assez réalisées. Il y a grande pénurie de livres susceptibles d'initier l'étudiant au phénomène complexe de la latinité médié-

vale, et on pourrait même se poser la question de savoir si nos connaissances nous mettent en état d'offrir une vue générale sur les origines, le développement et les traits caractéristiques de ce descendant tardif et artificiel de la langue du Latium. Quoi qu'il en soit, par ses études approfondies sur la littérature latine du moyen âge, M. Strecker était plus que personne qualifié pour donner une introduction à l'étude du latin médiéval. Aussi son *Introduction* s'est montrée d'une grande utilité dans l'enseignement universitaire, et M. Paul van de Woestijne n'a pas seulement rendu un grand service aux étudiants de langue française en leur rendant accessible ce livre utile, il l'a encore complété avec les données bibliographiques récentes.

Malgré ses qualités excellentes, ce petit livre laisse beaucoup à désirer du point de vue linguistique. Je sais bien qu'il est tout à fait impossible de donner dans les limites d'un espace si restreint une idée claire de ce que représente la latinité médiévale, mais, d'autre part, il faudrait éviter des assertions comme : « Il n'est pas rare de trouver chez les auteurs du moyen âge *quod*, *quia* ou *quoniam* à la place de l'*acc. cum infinitivo*, et ce à l'exemple de la Vulgate » (p. 16). Une telle explication ne fait pas du tout justice à une évolution linguistique dont nous pouvons signaler les premières phases dans la comédie plautinienne.

On ne désirerait pas seulement un peu plus d'exactitude du point de vue linguistique, mais on a aussi l'impression que plus de systématisation dans l'énumération des faits linguistiques aurait contribué beaucoup à éliminer l'embarras qu'éprouve chaque débutant en face de la variété et de la complexité de cet idiome, devenu artificiel, qu'est le latin du moyen âge. Ainsi on aurait désiré une classification des mots dont M. Strecker dresse une liste aux p. 26 et suiv. On pourrait distinguer des mots qui appartiennent au latin vulgaire, comme *ambulare* (*ire*), *deuiare*, *insinuare*, *intimare*, *mansio*, *manducare;* des mots qui sont propres au latin des chrétiens (et ce serait un très grand nombre) comme : *baptismus*, *confessor*, *dies dominica*, *mortificare;* des mots qui sont des emprunts aux langues nationales comme : *burgensis*, *brunellus*, *ribaldus*. Puis on pourrait signaler les vrais néologismes du latin médiéval, qui ne manquent pas, comme : *accipitrari*, *inbeneficiare*, *caballicare*. De cette façon, l'étudiant aurait une impression des divers éléments dont se constitue ce latin médiéval qui n'est pas seulement l'héritier de l'antiquité, païenne aussi bien que chrétienne, mais qui — tout en conservant son caractère artificiel — mène une vie autonome et qui, pendant des siècles, a été l'interprète de la culture et de la science européennes.

Christine MOHRMANN.

Henry François Muller, *L'époque mérovingienne. Essai de synthèse de philologie et d'histoire* : New York, Vanni, 1945, 299 pages.

On connaît la théorie de M. H. F. Muller et de son école sur l'évolution du latin vulgaire et sur les origines des langues romanes. On sait que le savant professeur de la *Columbia University* est d'avis qu'il ne faut pas dater la naissance des langues romanes du temps où l'Empire romain était disloqué. L'unité de la langue latine s'est maintenue, d'après M. Muller, pendant l'époque mérovingienne et c'est seulement au cours du IX^e^ siècle que les langues romanes ont pris naissance.

L'ouvrage que M. Muller vient de nous présenter est une synthèse assez brillante de ses propres études et de celles de ses élèves sur le problème compliqué de la naissance des langues romanes. C'est une synthèse qui ne manque pas de faire impression par la grande érudition aussi bien que par l'enthousiasme de l'auteur. Cependant, je dois avouer que l'argumentation de M. Muller n'a pas pu me convaincre à tous les égards.

M. Muller est d'avis que la période de la grande activité linguistique qui a donné aux langues romanes leur empreinte particulière est celle qui va du VI^e^ à la fin du VIII^e^ siècle. L'époque mérovingienne, l'époque de transition de la civilisation antique à la civilisation moderne, se serait absorbée dans la création de l'individu social, et cette évolution se serait montrée dans la langue, se manifestant par la production des traits linguistiques qui ont caractérisé le nouveau langage par comparaison avec l'ancien. Ces traits sont, d'après M. Muller, les suivants : « En phonétique, la transformation et réduction du mot par syncope ou apocope ; en morphologie, la production d'une déclinaison à deux cas avec tendance précoce à la simplification, la création d'un article préposé au nom, d'un futur et d'un passif essentiellement nouveaux ; en syntaxe, l'extension du type de construction avec « que » (*ut, quia, quod*), avec conservation exceptionnelle de la construction infinitive latine passive dans le cas de quelques verbes fréquemment employés, constituant ainsi des périphrases idiomatiques d'un caractère nouveau ; un arrangement fixe des mots dû à la création d'un rythme linguistique original, enfin une profonde modification du vocabulaire, due, en partie, à l'action d'événements historiques extérieurs, mais aussi à des causes internes encore plus efficaces » (p. 284 et suiv.). « Sous des dehors anarchiques », ajoute M. Muller, « brutaux, intellectuellement bornés, d'allure grossière, l'époque mérovingienne nous apparaît comme une des plus puissamment embryogéniques qui nous soient connues » (p. 296). C'est une vision nouvelle du monde qui cherche et trouve son expression linguis-

tique : « l'homme appuyé sur le Christ, le fils de l'homme, son frère, divinité toute-puissante, transforme un monde hostile dans lequel il n'était autrefois qu'un élément fragile, exposé à toutes les incertitudes, voué à l'anéantissement, en un monde où il a une place privilégiée, assurée, affranchie des mille terreurs auxquelles son existence était en proie » (p. 296). C'est ici que la théorie de M. Muller touche à celle de l'école de Nimègue, fondée par Mgr Schrijnen, qui — elle aussi — attribue au christianisme une grande influence sur l'évolution de la langue latine. Mais il y a des différences qu'on ne peut pas dissimuler et que je voudrais bien signaler. L'influence exercée par le christianisme sur l'évolution de la langue latine commence pour nous dès l'avènement du christianisme en Occident. Par suite d'une différenciation d'ordre social qui se manifestait dans les cercles chrétiens, une différenciation linguistique se fait jour de très bonne heure. Cette différenciation donne la vie à une langue spéciale des chrétiens qui se différencie de plus en plus, tout en se développant dans le cadre de la langue commune. Cette langue s'étend et se propage avec le christianisme, et un jour elle devient la langue commune des pays de langue latine. C'est cette langue des chrétiens, devenue langue commune, qui un jour aboutira à la naissance des langues romanes. La christianisation de la langue, que M. Muller attribue pour une large part à l'époque mérovingienne, est — à notre avis — le résultat d'une évolution de plus longue haleine. Je sais bien que M. Muller — lui aussi — voit une certaine continuité dans l'évolution linguistique qui commence plus tôt, mais pour lui la révolution essentielle et définitive a eu lieu pendant l'époque mérovingienne. Pour nous, elle s'accomplit quelques siècles plus tôt, et l'évolution mérovingienne n'en est que la dernière conséquence normale. Nous croyons pouvoir signaler une influence séculaire, une infiltration lente de la part du christianisme, qui — tout en s'intensifiant pendant les siècles — aboutira à une langue d'un caractère plus moderne, comme M. Muller nous la décrit avec beaucoup de conviction.

D'autre part, il ne faut pas exagérer l'influence du christianisme, et il ne faut pas oublier que cette influence a été très souvent d'un caractère stimulant, cela veut dire que le christianisme a influencé d'une manière favorable des tendances qui étaient propres au latin dès ses origines. Quoi qu'il en soit, il me semble qu'une révolution linguistique comme M. Muller la décrit d'une manière si séduisante n'est pas le résultat de l'activité d'une période de deux ou trois siècles — quelque « embryogénique » qu'elle soit — mais qu'elle est le résultat d'une évolution qui s'étend sur bien des siècles et qui remonte jusqu'à des temps reculés.

Christine MOHRMANN.

André Boutemy, *Recueil de textes historiques latins du moyen âge écrits en Belgique ou s'y rapportant. Textes narratifs, VII^e-XII^e siècle* : Bruxelles, Lebègue et C^ie, 1943, 94 pages.

Par ce *Recueil de textes*, M. A. Boutemy veut satisfaire au besoin qu'on éprouve de spécimens de textes médiévaux sans être forcé de recourir aux grandes collections de textes peu accessibles, comme la *Patrologie* de Migne et les *Monumenta Germaniae Historica*.

Quoique la limite géographique belge que l'auteur s'est fixée destine le livre en premier lieu aux lecteurs belges, ce recueil pourrait aussi intéresser les amateurs de la littérature médiévale d'autres nationalités. C'est le caractère vraiment international de cette littérature latine du moyen âge qui rend plus ou moins imaginaire des limitations nationales.

Le choix des textes a été fait avec beaucoup de goût, quoique, personnellement, je sois d'avis que des fragments plus longs pourraient être plus utiles pour l'enseignement, parce qu'ils donneraient une idée plus claire du caractère des textes cités. D'autre part, les notes explicatives sont très défectueuses et laissent beaucoup à désirer. L'observation — répétée tant de fois — que tel ou tel mot, expression ou tournure, est « non classique » ne donnera que peu de satisfaction aux débutants désireux de pénétrer dans les mystères de la latinité médiévale. C'est le procédé contre lequel M. Strecker a voulu nous mettre en garde quand il dit à la p. 10 de son *Introduction* : « Le procédé est commode : ce que l'on ne comprend pas — même ce qui appartient proprement au latin médiéval — on le qualifie de licence ou de liberté de style .»

Christine Mohrmann.

J. Svennung, *Compositiones Lucenses, Studien zum Inhalt, zur Textkritik und Sprache* (Travaux publiés par l'Université d'Uppsala, 1941, 5) : Uppsala-Leipzig, 1941, 204 pages.

Spécialiste du bas-latin, M. J. Svennung s'attache à des textes qui paraîtraient au commun des philologues excentriques et techniques : après avoir étudié la langue d'Orose (*Orosiana : Syntaktische, semasiologische und kritische Studien zu Orosius*, Uppsala, 1922) et d'Oribase (*Wortstudien zu den spätlateinischen Oribasiusrezensionen*, Uppsala, 1932), il a consacré un important volume aux *Compositiones Lucences* (Recettes pour teindre les mosaïques, les peaux et autres objets, pour dorer le fer, pour utiliser les matières minérales, écrire en lettres d'or, faire les soudures et collages, etc.). Ce manuscrit, datant de l'époque de

Charlemagne, se trouve dans la bibliothèque capitulaire de Lucques (nº 490).

Si les *Compositiones ad tingenda musiva, pelles et alia...* ne sont guère connues de nos philologues, nos chimistes ne les ignorent pas : d'après la collation du chartiste Giry, Marcelin Berthelot a donné une analyse de ces recettes, formules et descriptions industrielles, en les rapprochant de la *Mappae clavicula* (La clef de la peinture), qui les reproduit, d'Héraclius, de Théophile, et du *Liber diversarum artium*, et en dégageant l'importance de ce texte qui complète les descriptions des anciens (Dioscoride et Pline) et apporte toutes sortes de connaissances nouvelles : « On y trouve, écrivait M. Berthelot (*La chimie au moyen âge*, Paris, 1893, p. 22), de précieux points de repère pour l'histoire des sciences et des industries relatives aux métaux, étoffes, verres, peintures et mosaïques... Les *Compositiones...* permettent de préciser plus complètement la filiation des faits et notions transmises, dans le cours des temps et par l'intermédiaire des recettes d'atelier, depuis les Gréco-Égyptiens jusqu'au milieu du moyen âge. »

On y peut trouver aussi, grâce au travail de M. J. Svennung, de précieux points de repère pour l'histoire du latin. Une dissertation d'Uppsala avait été déjà consacrée à ce texte, en 1932, par Hj. Hedfors. Texte difficile ; graphies fantaisistes ; grammaire décadente ; transcriptions parfois directes de grec en latin. Ces difficultés n'ont pas rebuté le savant suédois. Dans un premier chapitre, il confronte le texte de Lucques avec les autres manuscrits donnant les mêmes recettes : cod. Phillipsianus de la *Mappae clavicula*, cod. Matritensis des *Compositiones Matritenses*, papyrus de Leyde, fragments du manuscrit 6514 de Paris ; il établit la généalogie de ces copies issues de sources grecques et propose un stemma. Le chap. II donne, traduit et commente un fragment inédit des *Compositiones Lucenses*, d'après la reproduction en phototypie de Schiaparelli. Le chap. III comporte soixante-dix pages de remarques sur le contenu et le texte des *Compositiones*. Non moins considérable, le dernier chapitre est une étude grammaticale. Enfin, un index alphabétique pour le vocabulaire et la grammaire.

On regrette que cet ouvrage si nettement disposé et imprimé ne contienne pas le texte des *Compositiones*, car on ne trouve pas commodément l'édition déjà vieille de L. A. Muratori (*Antiquitates Italicae*, t. II, Milan, 1739), ou l'édition italienne de A. Pellizari, ou l'édition suédoise de Hj. Hedfors citée ci-dessus.

E. DE SAINT-DENIS.

Bibliographie et ouvrages scolaires.

J. VAN OOTEGHEM, S. J., *Bibliotheca graeca et latina, à l'usage des pro-*